

voir, dans des statues et des bas-reliefs iconographiques d'hommes ou d'animaux, qu'ils savaient, lorsqu'ils y étaient autorisés, interpréter la nature avec exactitude.

Winckelmann a été témoin de la sculpture égyptienne en deux grandes périodes : la première remontant aux temps les plus reculés et se terminant à la conquête de l'Égypte par Cambyses ; la deuxième embrassant tout le territoire de la domination des Perses et se continuant sous la domination des Grecs. Les ouvrages de la première époque ou du premier style sont caractérisés par la conception de la figure en lignes droites et peu remuantes, la rigueur des attitudes, l'adhérence des bras aux côtés du corps, la faible indication des os et des muscles, l'étranglement du tronc au-dessus des hanches. Les têtes ont les yeux peints à fleur de tête et très obliquement ; les sourcils, les paupières et le bord des lèvres ordinairement indiqués par des lignes en creux ; les pommettes saillantes, le menton petit, la bouche fermée, les lèvres séparées par une simple incision tirée en haut vers les coins, les oreilles placées très-haut, les mains négligées, les pieds plats et larges, le nombril singulièrement creux et profond. Ces détails sont loin de constituer un ensemble qui approche de la beauté idéale des statues grecques. Winckelmann n'a pas manqué d'en faire l'observation, mais il a fait remarquer en même temps que les artistes égyptiens avaient traité plus librement, avec plus de vérité, de complexité et de variété que les Grecs, de lions et d'autres animaux. Quant aux statues que le célèbre antiquaire considère comme des productions de la seconde période, on y reconnaît, selon lui, à côté de la fidélité aux types primitifs, une manière plus savante, plus accusée et à la fois plus souple, qui trahit l'influence de l'art grec. Winckelmann signale en outre des figures d'une troisième époque, commençant et finissant avec la domination romaine, des figures qui ont plus de ressemblance avec les anciennes que n'en ont celles de la deuxième période, et qui cependant n'ont point été faites en Égypte ni par des maîtres égyptiens. Ce sont des imitations des ouvrages antiques faites en Italie. On reconnaît les figures de ce style à ce qu'elles ont la poitrine plus saillante, les côtes fortement indiquées, la taille moins étranglée, les articulations des genoux plus distinctes, les muscles des bras et des autres parties du corps plus accusés, les yeux plus enfoncés et les aires de tête plus rapprochées de ceux des statues grecques.

Ces observations de Winckelmann sur la sculpture égyptienne, inspirées par l'étude des ouvrages assez peu nombreux et relativement peu importants qui se voyaient dans les musées d'Europe vers le milieu du siècle dernier, ne sont pas toutes d'une parfaite justesse, et il est remarquable que les études approfondies auxquelles les archéologues se sont livrés en Égypte depuis cinquante ans, les magnifiques découvertes qui ont été faites dans les hypogées de Thèbes, de Memphis, de Denderah, ont modifié l'opinion des savants au sujet de l'art égyptien. Et d'abord on a reconnu que, durant la première période fixée par Winckelmann comme s'étendant jusqu'au commencement de la domination des Perses, la sculpture égyptienne, comme à la fin de la dynastie, après l'expulsion des Hyksos, et se terminant à la conquête de l'Égypte par les Perses. Dans les statues de la première de ces époques, la face est large et commune, le nez long et gros, le front bombé, les cheveux, à peine dégrössis, tombent en lourdes boucles verticales ; les pieds et les mains ont une longueur démesurée ; le corps entier présente une forme ramassée et trapue. Les bas-reliefs sont très-déprimés et l'exécution de toutes les œuvres du ciseau, même dans les détails les plus soignés, reste imparfaite et grossière. Les productions les plus remarquables qui nous restent de cette époque ont été découvertes récemment par Méliarietta dans les hypogées de Sagarrah (Memphis). Plusieurs de celles qui ont été réunies au musée de Boulaq ont figuré à l'Exposition universelle de 1867 sous les numéros 212 et 213. Une statue debout, de bois conservant des traces d'un léger enduit de stuc peint en rouge et en blanc, et dont la tête, d'un type remarquable, a des yeux rapportés ; deux statues assises, l'une de marbre, l'autre de basalte vert, représentant Sefkra ou Chéphan, fondateur de la deuxième pyramide (ces statues ont été trouvées dans un puits situé dans l'une des chambres du temple d'Amnouch, à Memphis) ; diverses statues de pierre calcaire et de granit, représentant des prêtres et autres personnages de la VI^e et de la VII^e dynastie, et dont quelques-unes sont encore revêtues de couleurs d'une vivacité et d'une fraîcheur étonnantes. Malgré la rudesse du style, quelques-uns de ces ouvrages ne manquent pas de caractère. A partir de la XIX^e dynastie, la statuaire, de plus en plus dégrössie et délicate, s'approche de sa perfection relative. Alors, comme à la fin de la première période, on trouve plus de proportion et d'harmonie dans les membres, plus d'exactitude et de finesse dans les traits du visage ; les cheveux sont

disposés en boucles élégantes et plus fouillées ; enfin la délicatesse du travail devient telle, jusque dans les moindres détails, que souvent une statue est traitée et finie comme un camée. Une statue d'Aménophis III, pharaon de la XII^e dynastie, découverte à Tanis par M. Mariette, atteste ces progrès de l'art égyptien. Le Louvre possède une statue colossale de granit rose et une statue plus petite que nature de granit gris qui représentent l'une et l'autre le roi Sévéthot III, de la XIII^e dynastie ; le style en est imposant, l'exécution très-soignée.

C'est à la XVIII^e dynastie que la statuaire, comme les autres arts de l'Égypte, doit son véritable essor. Les statues, les bas-reliefs de cette époque sont extrêmement nombreux. Une classe de statues qui mérite de nous arrêter est celle des colosses de dieux, de rois et de sphinx, masses formidables auxquelles les autres pays n'ont rien à comparer. Le fameux sphinx de Memphis, taillé dans le roc vif, a 39 mètres de longueur et 17 mètres de hauteur depuis le ventre jusqu'au sommet de la tête. Le contour de la tête est celui d'un cheval de 27 mètres. Cette tête, qui à malheureusement subi de grandes altérations depuis cinquante années, est du plus beau caractère. L'accent contemplatif de l'œil, la douceur de la bouche et de la nuque, la belle disposition de l'angle du front, témoignent suffisamment, dit le capitaine Cavaglia, du talent admirable de l'artiste qui l'a exécuté. Après le sphinx, le colosse le plus célèbre de l'Égypte est celui que les Grecs ont appelé Memnon et auquel ils attribuaient la propriété de soupirer au point du jour. Le savant voyageur Wilkinson a prétendu avoir remarqué dans cette statue une cavité laiteuse à dessein, au-dessus des genoux, et dans laquelle se cachait sans doute un homme frappant sur une pierre sonore. Mais un voyageur plus récent, M. Nestor L'Hôte, a étudié le colosse de plus près et a écrit ce qui suit : « Il existe effectivement dans le contour de la tête une cavité en pierre carrée, de la nature du grès, qui a servi à la restauration du colosse et qui produit, à la percussion, un son semblable à celui d'une masse de métal coulé ; mais l'ancienne cavité suppose et est la preuve d'un creux informé d'un pouce au plus de profondeur, l'autre cavité, ménagée à dessein, dit-on, dans l'intention de tenir une personne cachée et de favoriser l'erreur des gens crédules, n'est autre chose que l'énorme crevasse du haut en bas du siège de la statue vers la flexion des cuisses, et qui fait en même temps séparation entre la partie antérieure et la partie restaurée. La sonorité de la pierre est surprenante, mais cette propriété lui est commune avec tous les grès à pâte siliceuse, et particulièrement avec ceux qui sont entrés dans la restauration du colosse. Chacun des blocs défilés et son énorme siège rendent son analogue à celui que signale M. Wilkinson, mais plus étouffé à cause du contact et de la superposition des parties voisines. » Les Égyptiens appelaient Memnonia le quartier de Thèbes où se trouve cette figure ; d'où le nom de Memnon qu'elle porte des Grecs. Elle représentait en réalité le pharaon Aménophis III. La plupart des temples et des palais étaient précédés de semblables colosses qui paraissent en garder l'entree. Nous avons vu, en parlant des hypogées creusées sous Sésostris, que des figures gigantesques étaient taillées en ronde bosse dans le roc vif, coupé à pic, qui formait la façade de ces temples souterrains. A l'intérieur des édifices se voyaient d'autres colosses plus ou moins élevés, dont quelques-uns étaient adossés aux piliers avec lesquels ils faisaient corps. Les statues de toute grandeur qui datent de cette époque conservent les types primitifs ; mais l'exécution est beaucoup plus habile. Les membres sont plus libres et plus arrondis, dit M. Viardot, les muscles plus développés, enfin les traits du visage améliorés et variés jusqu'à devenir des portraits. En outre, les détails sont terminés avec le soin le plus minutieux, et l'effet général est produit plutôt par ce fini de toutes les parties que par l'ampleur et l'harmonie de l'ensemble. Parmi les statues de cette époque que possède le Louvre, nous citerons : la tête de granit rose d'Aménophis III ; la statue de granit veiné de rose de Ramsès-Mélanon ; un sphinx magnifique, de granit rose, dont la tête est celle de Memphital, père de Sésostris ; divers portraits de prêtres et d'autres personnages importants, etc. Les bas-reliefs de cette même période sont très-remarquables et offrent des scènes plus ou moins compliquées, empruntées à l'histoire des dieux et de rois ou retracées d'après les traditions millénaires. Les hypogées de Biban-el-Molouk, de Tell-el-Amarna, de Beni-Hassan, la geynée de Medinet-Thabou, les spées d'Ipsambou, le Derr, de Kâlabché, offrent de vastes surfaces couvertes de sculptures de ce genre peintes de couleurs vives.

Au lieu de progresser sous la domination des Grecs et sous celle des Romains, la statuaire égyptienne perdit peu à peu les caractères de simplicité, de grandeur et de majesté qu'elle avait aux époques précédentes. Pendant la période grecque, il se fit encore des ouvrages remarquables, on l'on sent une souplesse jusqu'alors inconnue ; mais les œuvres exécutées du temps des Romains ont un style tourmenté et d'un facture lourde qui accusent pleinement la décadence.

L'article spécial que nous consacrons aux hiéroglyphes nous dispense de donner ici des détails sur cette écriture pittoresque dont les signes mystérieux sont enlaidés sur toutes les constructions égyptiennes, mais nous devons dire quelques mots des stèles, tables d'inscriptions historiques et funéraires, où l'art joue un rôle. Composées d'un perpétuel mélange de figures et d'emblèmes, qui sont tantôt tracés avec le crayon ou le pinceau, tantôt gravés en relief ou en creux, tantôt exécutés par les deux procédés à la fois, les stèles, dit M. Viardot, réunissent le dessin, la peinture et la sculpture à l'écriture proprement dite. Les stèles historiques, plus rares et plus précieuses, étaient destinées, comme les fastes capitolins de Rome, à conserver la mémoire des grands événements publics. Les stèles funéraires n'avaient à conserver que la mémoire d'un mort ; mais elles offrent néanmoins une foule de documents utiles pour l'histoire religieuse et domestique, souvent aussi des éclaircissements pour l'histoire nationale. Pour la sculpture des figures et des animaux, le plus remarquable est le bas-relief d'entre eux remplissant des sacs que deux de leurs compagnons tassent par en bas. Son bouclier, conduits par un paysan armé d'un fouet à double manière, fouillent aux pieds nus les champs et les vignes, un homme barbu, les grains jaillis de son ventre, portent des mannes pleines ; un homme les vide, un autre les remplit. Dans un autre compartiment, près des quais de fleuve, on a vu des marchands de grandes balances, qui sont représentés semblables aux courges actuelles sous des poutres ; le gouvernail est très-incliné et s'emmanché à angle obtus dans la barre. D'une surface plate, entourée de filets, on suspend la barbe et les cheveux, et on les lave dans l'eau. Les grains sont représentés en un seul bloc transversal ; un portefaix les dépose devant un homme qui les ouvre et les colle contre la muraille. Pres de là, un pêcheur tresse un filet dont le cercle est pris dans son pied, pendant qu'un enfant debout devant un bœuf roule une pelote de corde. Plus loin passe un bateau conduit à la rame ; un homme en tombe la tête la première ; la vergue de la voile se casse et les gens du bateau se précipitent à l'eau. On apporte des oiseaux ; un homme les reçoit et les plume, un autre les ouvre, un troisième les dispose sur des planches parallèles à celles d'une étagère. A côté est la vendange en retour de la fabrication du vin ; deux hommes cueillent des raisins à une vigne recourbée en arc, un autre les met dans de larges mannes qu'on emporte sur la tête ; on les verse sur le pressoir, dans le récipient duquel on pèse le rapport entre le tableau et les amphores. Le pressoir à la forme d'une cuve carrée ; au-dessus s'étend une poutrelle posée à chacune de ses extrémités sur une haute fourche ; de cette poutrelle pendent soit des plaques de bois entre lesquelles on écrase le raisin, soit de longs boyaux d'étouffe dans lesquels on presse la grappe pour en extraire le jus ; quatre hommes sont employés à ce travail.

Une autre peinture du même hypogée représente une fête ou cérémonie particulière. Deux grands personnages, un homme et une femme, sont assis sur un trône ; l'homme est peint en rouge et la femme en jaune. Cette dernière a placé sa main gauche sur l'épaule de son compagnon et, de sa main droite, elle lui tient le bras à la hauteur du biceps. Au pied de leur siège est un gros singe cynocéphale ; une sorte d'ornement en forme de sonnette se balance à ses lèvres ; il prend des fruits qui remplissent une corbeille déposée devant lui. Derrière les maîtres de la maison s'allongent deux rangées d'hommes accroupis et deux rangées de femmes accroupies comme eux. Les hommes ont le nez peint en rouge, des caleçons blancs cachent leur ventre, de larges colliers bleus descendent sur leur poitrine ; une façon de calotte rouge, semblable à celle de nos enfants de chœur, surmonte leurs cheveux sans les couvrir ; la main, ils tiennent tous une tige de lotus. De jeunes esclaves, offrant des mets et des boissons, marchent au milieu d'eux. Les femmes, dont le nez est couleur safran pâle, sont vêtues de robes blanches collantes depuis le cou jusqu'au sein et retenues par une petite ceinture qui passe par-dessus l'épaule droite ; une draperie rattachée au-dessus de l'oreille, tombant large, par derrière et par devant en deux bandes étroites, leur sert de ceinture et est également surmontée de cette petite calotte rouge que portent les hommes ; une branche de lotus fleurit aussi dans leurs mains. Plus ce sont deux musiciens ; l'une, coiffée d'une plume d'autruche fichée dans les cheveux crêpus, joue de la harpe ; l'autre, coiffée d'un bonnet couronné d'un petit croissant, souffle dans une flûte à deux branches ; au milieu d'elles, une femme danse en agitant un sistré de chaque main.

Les peintures décoratives des grottes souterraines de Beni-Hassan, qui appartiennent à la plus haute antiquité, présentent des scènes de meurs non moins intéressantes. C'est d'abord, comme à El-Kab, toute une série d'opérations agricoles : des années, l'homme, près de la tête arrêté une sorte de chariot attelé d'un cheval de formes grêles, élégantes et parfaitement dessinées. A côté des bœufs rechant des hommes, on voit l'homme mouillant un sautoir. En observant la fidélité avec laquelle la forme générale et le

couleur jaune. Plus loin, des hommes riant deux à deux baignent la terre avec des boyaux ; d'autres tracent une herse légère que deux paysans maintiennent par derrière ; ailleurs, qu'elle ne saute pas par-dessus les motes de terre avant de les avoir créassés. Plus viennent les troupeaux ; ce sont des boufs, des moutons, des chèvres précédés de deux chevreux qui cabriolent et suivies d'un bœuf, dont l'attitude trop familière ne dément pas la mauvaise réputation ; ce sont des porcs et des ânes dont un s'arrête pour brouter un bouquet de chardons. Une autre peinture représente la moisson : des hommes comptent le blé avec des faucilles en tout semblables à celles dont se servent nos agriculteurs ; mesure que les épis tombent, ou les ramasse pour les lier en javelles. Au-dessus de cette scène on voit la rentrée des grains : des hommes à peau rougeâtre, à tête rase ou crépue, ou convertie d'une tôle blanche, vêtus d'un court caleçon, disposent les blés en un monceau, sur lequel ils vident de larges boisseaux soutenus sur leur épaule. Deux de leurs compagnons tassent par en bas. Deux d'entre eux remplissent des sacs que deux de leurs compagnons tassent par en bas. Son bouclier, conduits par un paysan armé d'un fouet à double manière, fouillent aux pieds nus les champs et les vignes, un homme barbu, les grains jaillis de son ventre, portent des mannes pleines ; un homme les vide, un autre les remplit. Dans un autre compartiment, près des quais de fleuve, on a vu des marchands de grandes balances, qui sont représentés semblables aux courges actuelles sous des poutres ; le gouvernail est très-incliné et s'emmanché à angle obtus dans la barre. D'une surface plate, entourée de filets, on suspend la barbe et les cheveux, et on les lave dans l'eau. Les grains sont représentés en un seul bloc transversal ; un portefaix les dépose devant un homme qui les ouvre et les colle contre la muraille. Pres de là, un pêcheur tresse un filet dont le cercle est pris dans son pied, pendant qu'un enfant debout devant un bœuf roule une pelote de corde. Plus loin passe un bateau conduit à la rame ; un homme en tombe la tête la première ; la vergue de la voile se casse et les gens du bateau se précipitent à l'eau. On apporte des oiseaux ; un homme les reçoit et les plume, un autre les ouvre, un troisième les dispose sur des planches parallèles à celles d'une étagère. A côté est la vendange en retour de la fabrication du vin ; deux hommes cueillent des raisins à une vigne recourbée en arc, un autre les met dans de larges mannes qu'on emporte sur la tête ; on les verse sur le pressoir, dans le récipient duquel on pèse le rapport entre le tableau et les amphores. Le pressoir à la forme d'une cuve carrée ; au-dessus s'étend une poutrelle posée à chacune de ses extrémités sur une haute fourche ; de cette poutrelle pendent soit des plaques de bois entre lesquelles on écrase le raisin, soit de longs boyaux d'étouffe dans lesquels on presse la grappe pour en extraire le jus ; quatre hommes sont employés à ce travail.

Une autre peinture du même hypogée représente une fête ou cérémonie particulière. Deux grands personnages, un homme et une femme, sont assis sur un trône ; l'homme est peint en rouge et la femme en jaune. Cette dernière a placé sa main gauche sur l'épaule de son compagnon et, de sa main droite, elle lui tient le bras à la hauteur du biceps. Au pied de leur siège est un gros singe cynocéphale ; une sorte d'ornement en forme de sonnette se balance à ses lèvres ; il prend des fruits qui remplissent une corbeille déposée devant lui. Derrière les maîtres de la maison s'allongent deux rangées d'hommes accroupis et deux rangées de femmes accroupies comme eux. Les hommes ont le nez peint en rouge, des caleçons blancs cachent leur ventre, de larges colliers bleus descendent sur leur poitrine ; une façon de calotte rouge, semblable à celle de nos enfants de chœur, surmonte leurs cheveux sans les couvrir ; la main, ils tiennent tous une tige de lotus. De jeunes esclaves, offrant des mets et des boissons, marchent au milieu d'eux. Les femmes, dont le nez est couleur safran pâle, sont vêtues de robes blanches collantes depuis le cou jusqu'au sein et retenues par une petite ceinture qui passe par-dessus l'épaule droite ; une draperie rattachée au-dessus de l'oreille, tombant large, par derrière et par devant en deux bandes étroites, leur sert de ceinture et est également surmontée de cette petite calotte rouge que portent les hommes ; une branche de lotus fleurit aussi dans leurs mains. Plus ce sont deux musiciens ; l'une, coiffée d'une plume d'autruche fichée dans les cheveux crêpus, joue de la harpe ; l'autre, coiffée d'un bonnet couronné d'un petit croissant, souffle dans une flûte à deux branches ; au milieu d'elles, une femme danse en agitant un sistré de chaque main.

Les peintures décoratives des grottes souterraines de Beni-Hassan, qui appartiennent à la plus haute antiquité, présentent des scènes de meurs non moins intéressantes. C'est d'abord, comme à El-Kab, toute une série d'opérations agricoles : des années, l'homme, près de la tête arrêté une sorte de chariot attelé d'un cheval de formes grêles, élégantes et parfaitement dessinées. A côté des bœufs rechant des hommes, on voit l'homme mouillant un sautoir. En observant la fidélité avec laquelle la forme générale et le

caractère de ces animaux sont rendus, dit Wilkinson, on ne peut s'empêcher d'être surpris de ce que les Égyptiens représentaient si mal les arbres et les fleurs de leur pays, lesquels, à l'exception du lotus, du palmier et du dour, peuvent à peine être reconnus, à moins que le fruit, comme dans le grenadier du cycomore, ne vienne à briser les tiges. Champollion le jeune, qui a décrit minutieusement les peintures de Beni-Hassan, y a compté quatorze espèces de chiens de garde ou de chasse, depuis le lévrier jusqu'au basset à jambes torsées. Deux de ces peintures, lithographiées en couleur dans l'ouvrage de M. Prisse d'Avennes, nous montrent, l'une un combat de taureaux, l'autre deux boufs conduits à la dorle par un paysan et suivis d'une gazelle ; ces animaux sont remarquables par la vérité des formes et des attitudes. Le même ouvrage contient une chromo-lithographie représentant une peinture de la nécropole de Thèbes ; on y voit un jeune chien et un jeune homme qui se disputent une gazelle sur ses épaules et l'un portant sur les oreilles ; près de lui court un lévrier, à qui la chaleur fait tendre la langue ; un aristé moderne n'aurait pas peint ces animaux, le chien surtout, avec plus de justesse. Parmi les autres sujets représentés dans les hypogées de Beni-Hassan, nous citerons des scènes de pêche, des festins, des promenades en palanquin, des concerts, des danses, les divers métiers, les jeux militaires, etc. Ces tableaux, dit M. Prisse d'Avennes, nous montrent le degré d'avancement des arts de la paix, ainsi que le luxe raffiné des grands de cette époque. Dans les représentations des jeux guerriers, les faits sont souvent, parmi les hommes, au teint rouge ou brun fond des races égyptiennes et méridionales, des gens de teint très-clair, ayant, pour la plupart, un costume étrange et généralement de la barbe et des cheveux roux et jaunes bleus. Ils sont représentés quelquefois seuls, quelquefois par petits groupes, ils paraissent aussi dans la suite des grands, et sont évidemment d'origine septentrionale, probablement scythiques. Nous trouvons aussi pendant qu'un enfant debout devant un bœuf roule une pelote de corde. Plus loin passe un bateau conduit à la rame ; un homme en tombe la tête la première ; la vergue de la voile se casse et les gens du bateau se précipitent à l'eau. On apporte des oiseaux ; un homme les reçoit et les plume, un autre les ouvre, un troisième les dispose sur des planches parallèles à celles d'une étagère. A côté est la vendange en retour de la fabrication du vin ; deux hommes cueillent des raisins à une vigne recourbée en arc, un autre les met dans de larges mannes qu'on emporte sur la tête ; on les verse sur le pressoir, dans le récipient duquel on pèse le rapport entre le tableau et les amphores. Le pressoir à la forme d'une cuve carrée ; au-dessus s'étend une poutrelle posée à chacune de ses extrémités sur une haute fourche ; de cette poutrelle pendent soit des plaques de bois entre lesquelles on écrase le raisin, soit de longs boyaux d'étouffe dans lesquels on presse la grappe pour en extraire le jus ; quatre hommes sont employés à ce travail.

Une autre peinture du même hypogée représente une fête ou cérémonie particulière. Deux grands personnages, un homme et une femme, sont assis sur un trône ; l'homme est peint en rouge et la femme en jaune. Cette dernière a placé sa main gauche sur l'épaule de son compagnon et, de sa main droite, elle lui tient le bras à la hauteur du biceps. Au pied de leur siège est un gros singe cynocéphale ; une sorte d'ornement en forme de sonnette se balance à ses lèvres ; il prend des fruits qui remplissent une corbeille déposée devant lui. Derrière les maîtres de la maison s'allongent deux rangées d'hommes accroupis et deux rangées de femmes accroupies comme eux. Les hommes ont le nez peint en rouge, des caleçons blancs cachent leur ventre, de larges colliers bleus descendent sur leur poitrine ; une façon de calotte rouge, semblable à celle de nos enfants de chœur, surmonte leurs cheveux sans les couvrir ; la main, ils tiennent tous une tige de lotus. De jeunes esclaves, offrant des mets et des boissons, marchent au milieu d'eux. Les femmes, dont le nez est couleur safran pâle, sont vêtues de robes blanches collantes depuis le cou jusqu'au sein et retenues par une petite ceinture qui passe par-dessus l'épaule droite ; une draperie rattachée au-dessus de l'oreille, tombant large, par derrière et par devant en deux bandes étroites, leur sert de ceinture et est également surmontée de cette petite calotte rouge que portent les hommes ; une branche de lotus fleurit aussi dans leurs mains. Plus ce sont deux musiciens ; l'une, coiffée d'une plume d'autruche fichée dans les cheveux crêpus, joue de la harpe ; l'autre, coiffée d'un bonnet couronné d'un petit croissant, souffle dans une flûte à deux branches ; au milieu d'elles, une femme danse en agitant un sistré de chaque main.

Les peintures décoratives des grottes souterraines de Beni-Hassan, qui appartiennent à la plus haute antiquité, présentent des scènes de meurs non moins intéressantes. C'est d'abord, comme à El-Kab, toute une série d'opérations agricoles : des années, l'homme, près de la tête arrêté une sorte de chariot attelé d'un cheval de formes grêles, élégantes et parfaitement dessinées. A côté des bœufs rechant des hommes, on voit l'homme mouillant un sautoir. En observant la fidélité avec laquelle la forme générale et le

caractère de ces animaux sont rendus, dit Wilkinson, on ne peut s'empêcher d'être surpris de ce que les Égyptiens représentaient si mal les arbres et les fleurs de leur pays, lesquels, à l'exception du lotus, du palmier et du dour, peuvent à peine être reconnus, à moins que le fruit, comme dans le grenadier du cycomore, ne vienne à briser les tiges. Champollion le jeune, qui a décrit minutieusement les peintures de Beni-Hassan, y a compté quatorze espèces de chiens de garde ou de chasse, depuis le lévrier jusqu'au basset à jambes torsées. Deux de ces peintures, lithographiées en couleur dans l'ouvrage de M. Prisse d'Avennes, nous montrent, l'une un combat de taureaux, l'autre deux boufs conduits à la dorle par un paysan et suivis d'une gazelle ; ces animaux sont remarquables par la vérité des formes et des attitudes. Le même ouvrage contient une chromo-lithographie représentant une peinture de la nécropole de Thèbes ; on y voit un jeune chien et un jeune homme qui se disputent une gazelle sur ses épaules et l'un portant sur les oreilles ; près de lui court un lévrier, à qui la chaleur fait tendre la langue ; un aristé moderne n'aurait pas peint ces animaux, le chien surtout, avec plus de justesse. Parmi les autres sujets représentés dans les hypogées de Beni-Hassan, nous citerons des scènes de pêche, des festins, des promenades en palanquin, des concerts, des danses, les divers métiers, les jeux militaires, etc. Ces tableaux, dit M. Prisse d'Avennes, nous montrent le degré d'avancement des arts de la paix, ainsi que le luxe raffiné des grands de cette époque. Dans les représentations des jeux guerriers, les faits sont souvent, parmi les hommes, au teint rouge ou brun fond des races égyptiennes et méridionales, des gens de teint très-clair, ayant, pour la plupart, un costume étrange et généralement de la barbe et des cheveux roux et jaunes bleus. Ils sont représentés quelquefois seuls, quelquefois par petits groupes, ils paraissent aussi dans la suite des grands, et sont évidemment d'origine septentrionale, probablement scythiques. Nous trouvons aussi pendant qu'un enfant debout devant un bœuf roule une pelote de corde. Plus loin passe un bateau conduit à la rame ; un homme en tombe la tête la première ; la vergue de la voile se casse et les gens du bateau se précipitent à l'eau. On apporte des oiseaux ; un homme les reçoit et les plume, un autre les ouvre, un troisième les dispose sur des planches parallèles à celles d'une étagère. A côté est la vendange en retour de la fabrication du vin ; deux hommes cueillent des raisins à une vigne recourbée en arc, un autre les met dans de larges mannes qu'on emporte sur la tête ; on les verse sur le pressoir, dans le récipient duquel on pèse le rapport entre le tableau et les amphores. Le pressoir à la forme d'une cuve carrée ; au-dessus s'étend une poutrelle posée à chacune de ses extrémités sur une haute fourche ; de cette poutrelle pendent soit des plaques de bois entre lesquelles on écrase le raisin, soit de longs boyaux d'étouffe dans lesquels on presse la grappe pour en extraire le jus ; quatre hommes sont employés à ce travail.

Une autre peinture du même hypogée représente une fête ou cérémonie particulière. Deux grands personnages, un homme et une femme, sont assis sur un trône ; l'homme est peint en rouge et la femme en jaune. Cette dernière a placé sa main gauche sur l'épaule de son compagnon et, de sa main droite, elle lui tient le bras à la hauteur du biceps. Au pied de leur siège est un gros singe cynocéphale ; une sorte d'ornement en forme de sonnette se balance à ses lèvres ; il prend des fruits qui remplissent une corbeille déposée devant lui. Derrière les maîtres de la maison s'allongent deux rangées d'hommes accroupis et deux rangées de femmes accroupies comme eux. Les hommes ont le nez peint en rouge, des caleçons blancs cachent leur ventre, de larges colliers bleus descendent sur leur poitrine ; une façon de calotte rouge, semblable à celle de nos enfants de chœur, surmonte leurs cheveux sans les couvrir ; la main, ils tiennent tous une tige de lotus. De jeunes esclaves, offrant des mets et des boissons, marchent au milieu d'eux. Les femmes, dont le nez est couleur safran pâle, sont vêtues de robes blanches collantes depuis le cou jusqu'au sein et retenues par une petite ceinture qui passe par-dessus l'épaule droite ; une draperie rattachée au-dessus de l'oreille, tombant large, par derrière et par devant en deux bandes étroites, leur sert de ceinture et est également surmontée de cette petite calotte rouge que portent les hommes ; une branche de lotus fleurit aussi dans leurs mains. Plus ce sont deux musiciens ; l'une, coiffée d'une plume d'autruche fichée dans les cheveux crêpus, joue de la harpe ; l'autre, coiffée d'un bonnet couronné d'un petit croissant, souffle dans une flûte à deux branches ; au milieu d'elles, une femme danse en agitant un sistré de chaque main.

Les peintures décoratives des grottes souterraines de Beni-Hassan, qui appartiennent à la plus haute antiquité, présentent des scènes de meurs non moins intéressantes. C'est d'abord, comme à El-Kab, toute une série d'opérations agricoles : des années, l'homme, près de la tête arrêté une sorte de chariot attelé d'un cheval de formes grêles, élégantes et parfaitement dessinées. A côté des bœufs rechant des hommes, on voit l'homme mouillant un sautoir. En observant la fidélité avec laquelle la forme générale et le

caractère de ces animaux sont rendus, dit Wilkinson, on ne peut s'empêcher d'être surpris de ce que les Égyptiens représentaient si mal les arbres et les fleurs de leur pays, lesquels, à l'exception du lotus, du palmier et du dour, peuvent à peine être reconnus, à moins que le fruit, comme dans le grenadier du cycomore, ne vienne à briser les tiges. Champollion le jeune, qui a décrit minutieusement les peintures de Beni-Hassan, y a compté quatorze espèces de chiens de garde ou de chasse, depuis le lévrier jusqu'au basset à jambes torsées. Deux de ces peintures, lithographiées en couleur dans l'ouvrage de M. Prisse d'Avennes, nous montrent, l'une un combat de taureaux, l'autre deux boufs conduits à la dorle par un paysan et suivis d'une gazelle ; ces animaux sont remarquables par la vérité des formes et des attitudes. Le même ouvrage contient une chromo-lithographie représentant une peinture de la nécropole de Thèbes ; on y voit un jeune chien et un jeune homme qui se disputent une gazelle sur ses épaules et l'un portant sur les oreilles ; près de lui court un lévrier, à qui la chaleur fait tendre la langue ; un aristé moderne n'aurait pas peint ces animaux, le chien surtout, avec plus de justesse. Parmi les autres sujets représentés dans les hypogées de Beni-Hassan, nous citerons des scènes de pêche, des festins, des promenades en palanquin, des concerts, des danses, les divers métiers, les jeux militaires, etc. Ces tableaux, dit M. Prisse d'Avennes, nous montrent le degré d'avancement des arts de la paix, ainsi que le luxe raffiné des grands de cette époque. Dans les représentations des jeux guerriers, les faits sont souvent, parmi les hommes, au teint rouge ou brun fond des races égyptiennes et méridionales, des gens de teint très-clair, ayant, pour la plupart, un costume étrange et généralement de la barbe et des cheveux roux et jaunes bleus. Ils sont représentés quelquefois seuls, quelquefois par petits groupes, ils paraissent aussi dans la suite des grands, et sont évidemment d'origine septentrionale, probablement scythiques. Nous trouvons aussi pendant qu'un enfant debout devant un bœuf roule une pelote de corde. Plus loin passe un bateau conduit à la rame ; un homme en tombe la tête la première ; la vergue de la voile se casse et les gens du bateau se précipitent à l'eau. On apporte des oiseaux ; un homme les reçoit et les plume, un autre les ouvre, un troisième les dispose sur des planches parallèles à celles d'une étagère. A côté est la vendange en retour de la fabrication du vin ; deux hommes cueillent des raisins à une vigne recourbée en arc, un autre les met dans de larges mannes qu'on emporte sur la tête ; on les verse sur le pressoir, dans le récipient duquel on pèse le rapport entre le tableau et les amphores. Le pressoir à la forme d'une cuve carrée ; au-dessus s'étend une poutrelle posée à chacune de ses extrémités sur une haute fourche ; de cette poutrelle pendent soit des plaques de bois entre lesquelles on écrase le raisin, soit de longs boyaux d'étouffe dans lesquels on presse la grappe pour en extraire le jus ; quatre hommes sont employés à ce travail.

Une autre peinture du même hypogée représente une fête ou cérémonie particulière. Deux grands personnages, un homme et une femme, sont assis sur un trône ; l'homme est peint en rouge et la femme en jaune. Cette dernière a placé sa main gauche sur l'épaule de son compagnon et, de sa main droite, elle lui tient le bras à la hauteur du biceps. Au pied de leur siège est un gros singe cynocéphale ; une sorte d'ornement en forme de sonnette se balance à ses lèvres ; il prend des fruits qui remplissent une corbeille déposée devant lui. Derrière les maîtres de la maison s'allongent deux rangées d'hommes accroupis et deux rangées de femmes accroupies comme eux. Les hommes ont le nez peint en rouge, des caleçons blancs cachent leur ventre, de larges colliers bleus descendent sur leur poitrine ; une façon de calotte rouge, semblable à celle de nos enfants de chœur, surmonte leurs cheveux sans les couvrir ; la main, ils tiennent tous une tige de lotus. De jeunes esclaves, offrant des mets et des boissons, marchent au milieu d'eux. Les femmes, dont le nez est couleur safran pâle, sont vêtues de robes blanches collantes depuis le cou jusqu'au sein et retenues par une petite ceinture qui passe par-dessus l'épaule droite ; une draperie rattachée au-dessus de l'oreille, tombant large, par derrière et par devant en deux bandes étroites, leur sert de ceinture et est également surmontée de cette petite calotte rouge que portent les hommes ; une branche de lotus fleurit aussi dans leurs mains. Plus ce sont deux musiciens ; l'une, coiffée d'une plume d'autruche fichée dans les cheveux crêpus, joue de la harpe ; l'autre, coiffée d'un bonnet couronné d'un petit croissant, souffle dans une flûte à deux branches ; au milieu d'elles, une femme danse en agitant un sistré de chaque main.

Les peintures décoratives des grottes souterraines de Beni-Hassan, qui appartiennent à la plus haute antiquité, présentent des scènes de meurs non moins intéressantes. C'est d'abord, comme à El-Kab, toute une série d'opérations agricoles : des années, l'homme, près de la tête arrêté une sorte de chariot attelé d'un cheval de formes grêles, élégantes et parfaitement dessinées. A côté des bœufs rechant des hommes, on voit l'homme mouillant un sautoir. En observant la fidélité avec laquelle la forme générale et le

caractère de ces animaux sont rendus, dit Wilkinson, on ne peut s'empêcher d'être surpris de ce que les Égyptiens représentaient si mal les arbres et les fleurs de leur pays, lesquels, à l'exception du lotus, du palmier et du dour, peuvent à peine être reconnus, à moins que le fruit, comme dans le grenadier du cycomore, ne vienne à briser les tiges. Champollion le jeune, qui a décrit minutieusement les peintures de Beni-Hassan, y a compté quatorze espèces de chiens de garde ou de chasse, depuis le lévrier jusqu'au basset à jambes torsées. Deux de ces peintures, lithographiées en couleur dans l'ouvrage de M. Prisse d'Avennes, nous montrent, l'une un combat de taureaux, l'autre deux boufs conduits à la dorle par un paysan et suivis d'une gazelle ; ces animaux sont remarquables par la vérité des formes et des attitudes. Le même ouvrage contient une chromo-lithographie représentant une peinture de la nécropole de Thèbes ; on y voit un jeune chien et un jeune homme qui se disputent une gazelle sur ses épaules et l'un portant sur les oreilles ; près de lui court un lévrier, à qui la chaleur fait tendre la langue ; un aristé moderne n'aurait pas peint ces animaux, le chien surtout, avec plus de justesse. Parmi les autres sujets représentés dans les hypogées de Beni-Hassan, nous citerons des scènes de pêche, des festins, des promenades en palanquin, des concerts, des danses, les divers métiers, les jeux militaires, etc. Ces tableaux, dit M. Prisse d'Avennes, nous montrent le degré d'avancement des arts de la paix, ainsi que le luxe raffiné des grands de cette époque. Dans les représentations des jeux guerriers, les faits sont souvent, parmi les hommes, au teint rouge ou brun fond des races égyptiennes et méridionales, des gens de teint très-clair, ayant, pour la plupart, un costume étrange et généralement de la barbe et des cheveux roux et jaunes bleus. Ils sont représentés quelquefois seuls, quelquefois par petits groupes, ils paraissent aussi dans la suite des grands, et sont évidemment d'origine septentrionale, probablement scythiques. Nous trouvons aussi pendant qu'un enfant debout devant un bœuf roule une pelote de corde. Plus loin passe un bateau conduit à la rame ; un homme en tombe la tête la première ; la vergue de la voile se casse et les gens du bateau se précipitent à l'eau. On apporte des oiseaux ; un homme les reçoit et les plume, un autre les ouvre, un troisième les dispose sur des planches parallèles à celles d'une étagère. A côté est la vendange en retour de la fabrication du vin ; deux hommes cueillent des raisins à une vigne recourbée en arc, un autre les met dans de larges mannes qu'on emporte sur la tête ; on les verse sur le pressoir, dans le récipient duquel on pèse le rapport entre le tableau et les amphores. Le pressoir à la forme d'une cuve carrée ; au-dessus s'étend une poutrelle posée à chacune de ses extrémités sur une haute fourche ; de cette poutrelle pendent soit des plaques de bois entre lesquelles on écrase le raisin, soit de longs boyaux d'étouffe dans lesquels on presse la grappe pour en extraire le jus ; quatre hommes sont employés à ce travail.

Une autre peinture du même hypogée représente une fête ou cérémonie particulière. Deux grands personnages, un homme et une femme, sont assis sur un trône ; l'homme est peint en rouge et la femme en jaune. Cette dernière a placé sa main gauche sur l'épaule de son compagnon et, de sa main droite, elle lui tient le bras à la hauteur du biceps. Au pied de leur siège est un gros singe cynocéphale ; une sorte d'ornement en forme de sonnette se balance à ses lèvres ; il prend des fruits qui remplissent une corbeille déposée devant lui. Derrière les maîtres de la maison s'allongent deux rangées d'hommes accroupis et deux rangées de femmes accroupies comme eux. Les hommes ont le nez peint en rouge, des caleçons blancs cachent leur ventre, de larges colliers bleus descendent sur leur poitrine ; une façon de calotte rouge, semblable à celle de nos enfants de chœur, surmonte leurs cheveux sans les couvrir ; la main, ils tiennent tous une tige de lotus. De jeunes esclaves, offrant des mets et des boissons, marchent au milieu d'eux. Les femmes, dont le nez est couleur safran pâle, sont vêtues de robes blanches collantes depuis le cou jusqu'au sein et retenues par une petite ceinture qui passe par-dessus l'épaule droite ; une draperie rattachée au-dessus de l'oreille, tombant large, par derrière et par devant en deux bandes étroites, leur sert de ceinture et est également surmontée de cette petite calotte rouge que portent les hommes ; une branche de lotus fleurit aussi dans leurs mains. Plus ce sont deux musiciens ; l'une, coiffée d'une plume d'autruche fichée dans les cheveux crêpus, joue de la harpe ; l'autre, coiffée d'un bonnet couronné d'un petit croissant, souffle dans une flûte à deux branches ; au milieu d'elles, une femme danse en agitant un sistré de chaque main.

Les peintures décoratives des grottes souterraines de Beni-Hassan, qui appartiennent à la plus haute antiquité, présentent des scènes de meurs non moins intéressantes. C'est d'abord, comme à El-Kab, toute une série d'opérations agricoles : des années, l'homme, près de la tête arrêté une sorte de chariot attelé d'un cheval de formes grêles, élégantes et parfaitement dessinées. A côté des bœufs rechant des hommes, on voit l'homme mouillant un sautoir. En observant la fidélité avec laquelle la forme générale et le

des Égyptiens. La couleur bleue de plusieurs des armes qui y sont représentées indique, selon Wilkinson, qu'elles étaient de fer, et ce serait là de nos arguments qui établissent que ce métal était connu en Égypte. N'oublions pas les sièges, fauteuils, sofas, lits de repos ; dont on voit des modèles de la forme la plus élégante dans les peintures du tombeau que nous venons de citer.

Religion, croyances. La théogonie égyptienne, encore assez mal définie dans son ensemble, malgré les admirables travaux des Champollion, des Wilkinson et des Lepsius, n'a laissé, pour nous, aucune trace de ses origines et de sa formation. Un profond esprit, Quinét, a toutefois tenté de soulever le voile d' Isis ; il a interrogé la muette déesse de l'Afrique et il lui a arraché ces mots : révélation par la vie organique.